

# casamayor la police



Extrait de la publication

**idées/gallimard**



*A Maurice Mourier*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1973.

ISBN 2-07-035470-9



*« C'était un bon policier  
C'était un sale flic  
C'était un grand type. »*

*Orson Welles,  
La Soif du mal.*

## PROLOGUE

Aucun traité de paix n'a encore, trente ans plus tard, scellé la fin de la guerre 1939-1945. Si les hostilités sur le canal de Suez n'opposent plus, cinq ans après la guerre des Six Jours, Israël et l'Égypte, c'est à l'évidence, pour d'autres raisons qu'un acte juridique, puisque entre les deux pays n'est intervenu qu'un cessez-le-feu, prévu pour trois mois, qui a été renouvelé, puis oublié. Dans le même ordre d'idée — celui de la toute-puissance du fait et de la supériorité de la réalité sur la fiction — il est bon de rappeler que les négociations tendant à arrêter la guerre du Viêt-Nam ont duré trois ans, tandis que les combats continuaient. Qu'en auraient pensé les officiers d'État-major qui ont préparé pendant une quinzaine de jours l'armistice de 1918? Comment concilier avec la théorie démocratique, cette politique qui s'exerce dans le secret en subtiles et lentes manœuvres d'approche et qui laisse la réalité du pouvoir, et finalement la maîtrise du sort de toute une nation, entre les mains de quelques hommes ou d'un seul qui, quelquefois n'est même pas membre du gouvernement? Il est utile d'examiner ce que représente un tel phénomène.

D'abord le recul de la conception manichéenne imposée depuis des siècles. On a opposé les combattants comme s'ils étaient de natures différentes. Aujourd'hui le temps de l'ennemi héréditaire est révolu. Celui de l'alternative « tout mauvais-tout bon » est fortement entamé. Il ne s'agit pas davantage de savoir qui a tort ou qui a raison, et même quand la réponse est facile, la sagesse consiste à ne pas trop en tenir compte. En effet, le bon droit n'implique pas nécessairement la victoire, ni la mauvaise foi, la défaite. Au surplus, les rapports évoluent quand les situations durent, car la notion d'échéance s'est compliquée. Nous savons qu'une victoire n'est pas un gain, mais un changement, et qu'elle sera profitable ou désastreuse selon les relations futures auxquelles elle servira de support. C'est pourquoi il n'est peut-être pas si grave de laisser à un négociateur une large marge de manœuvre, si la collectivité peut ensuite, l'étape une fois franchie, retrouver la maîtrise de son destin. Cette maîtrise s'affirme par des actions. C'est à la quantité des actes, des réalisations de ses citoyens qu'on peut juger une nation adolescente ou décrépite, lui faire confiance ou préparer son ensevelissement.

L'histoire racontée ici est celle des chevaliers du Fait et de leur combat sur deux fronts. Retenus par les préjugés, assaillis par les événements, ils ont confusément conscience d'être impliqués dans une opération qui les dépasse, que, plus ils en savent, plus on leur en cache, qu'il ne leur suffit plus de rendre coup pour coup, mais qu'il leur faut aussi rendre idée pour idée. Les coups, c'est facile, mais les idées?... D'où les tirer, quand on n'en reçoit de personne, quand on fonctionne en vase

clos et que la seule liberté qui vous soit laissée est celle d'avoir peur ou de faire peur? Les manipulations arithmétiques sur le budget et le personnel n'atteignent jamais le cœur du problème. Il faut faire davantage qu'opérer sur des quantités. La vie sociale et politique opère sur des « valeurs » et même parfois sur des sentiments, sans beaucoup plus d'effet. Multiplier la paresse par la crainte ou diviser le pouvoir par la vertu, ne donnent jamais que des approximations. La mesure et l'objet mesuré ne coïncident pas. C'est la police qui fait l'appoint et quels que soient le pays, l'époque, l'idéologie, c'est toujours avec la même monnaie. Tout se passe comme si, à travers les mutations de l'Histoire, les succès de l'éducation, et les conquêtes de la liberté, un organe subsistait, marque indélébile qui se retrouve génération après génération et s'étend selon sa propre loi. La police était-elle et sera-t-elle le commun dénominateur des civilisations, le reste irréductible de toute mutation réformiste ou révolutionnaire? Une seule certitude : du moment qu'elle est vécue, la police emprunte à l'homme ses vicissitudes. Aussi faut-il l'envisager telle qu'elle paraît avant de la découvrir telle qu'elle est.

L'aventure policière est compliquée, sinueuse, avec des surprises et des rebondissements. L'aventure est à la banalité ce qu'est la nudité à la coquetterie, la promesse à la certitude, l'imagination au règlement, le lendemain à la veille, et quelquefois la folie à la sagesse. L'aventurier n'a que faire de raisons ou bien il choisit les mauvaises. Il étouffe les remords sous la violence, et le scandale sous la réussite. L'aventure policière est insolite et méconnue, masquée par la routine et la nécessité. Pour la mener jusqu'au bout, il faut dominer une

anxiété d'autant plus grande que personne ne sait où est le bout, que tout ce qui se passe, ce que nous lisons ou devinons, n'est peut-être qu'un prologue et que, demain, la police ayant enfin conquis droit de cité, il n'y aura plus de cité du tout.

## CHAPITRE I

### LA TENTATION

*« Le meurtrier d'une vie, ou d'autres choses plus secrètes qu'ignore la main grossière des lois, peut se retrouver pénétré de son crime, ou du nouvel univers qu'il lui impose. »*

André Malraux,  
*La Tentation de l'Occident.*



La police est un sujet si important qu'il ne convient pas de le traiter trop sérieusement. Présenter une telle fonction avec une rigueur factice serait la trahir, car rien n'est aussi fluide, aussi déconcertant que la police. Lente parfois à se mettre en route, il lui arrive de dépasser les limites assignées, de traverser les cibles, et d'aller au-delà du bien et du mal... Qu'elle soit mortelle pour celui qui la fait ou celui qui en souffre, ne la rend que plus semblable à la vie. Aussi faut-il, dès maintenant, s'exprimer familièrement et écrire : « La police ne s'explique pas, elle se raconte. Elle ne s'analyse pas, elle se vit. »

Depuis cent ans, la police bénéficie d'une propagande extraordinaire. L'écrasante majorité des livres et des films traite de la police. Ce qui était curiosité chez Victor Hugo, Balzac et Gaboriau, exercice de style chez Edgar Poe et Conan Doyle, est devenu *Le sujet*. Les enfants, après Sherlock Holmes et Arsène Lupin, à travers Nick Carter et Charlie Chang, partagent les émotions des détectives supraterrrestres. Les adultes lisent les séries noires, les fleuves noirs, les « tout ce qu'on

voudra » de noir. Le roman à deux sous était autrefois sentimental, il est aujourd'hui exclusivement policier. La proportion des pièces policières données en spectacle est de six à huit sur dix. Dans la conscience des citoyens a pénétré la conviction de l'importance de la police. Conviction redoutable qui a pour effet de rapetisser chacun de nous. Des ministres de la Police ont laissé des noms dans l'Histoire, mais plus ils s'approchent de nous, plus leur taille augmente, plus s'allonge l'ombre qu'ils projettent sur la terre. Fouché était un personnage sombre qui tenait l'emploi de traître de théâtre. L'époque contemporaine a connu des démiurges sanglants avec Himmler et Beria. Le policier, même déguisé en manant, est un roi à l'égard de bien des citoyens. Royauté trouble, faite d'ombre et de lumière. Chesterton, Faulkner et Graham Green ont lancé des torches dans l'abîme où elle s'exerce, tandis que la foule se penche, regarde avidement et n'ose comprendre.

Tout le monde sait, depuis qu'en 1934 André Ulmann l'a écrit, que la police n'est pas un service, mais un pouvoir. Les choses se compliquent aujourd'hui où tous les services sont des pouvoirs. Et la question se pose de savoir ce qui distingue le pouvoir policier. Est-ce sa taille ou sa nature? Peut-être faut-il d'abord se demander ce que c'est qu'être policier? Suffit-il d'émarger, directement ou non, au budget du ministère de l'Intérieur, ou bien d'être rattaché à quelque bureau discret du ministère de la Défense nationale? N'y a-t-il pas des êtres qui soient policiers comme d'autres sont avares ou musiciens, des manières de se conduire et de traiter ses semblables qui soient policières comme d'autres sont charitables ou jalouses? Quelles altérations, quelles muta-

tions a infligées le temps à l'institution et aux hommes? Les ministres d'aujourd'hui sont-ils des projections des Sartine et La Reynie? Un simple jeu de miroir suffit-il à faire vivre parmi nous les policiers d'autrefois? Entre les Anciens et les Modernes existent sans doute plus de ressemblances qu'entre les sociétés où ils font leur métier. C'est pourquoi l'étude des sociétés est plus urgente que la peinture des hommes, car les hommes, on les retrouve toujours au tournant, tandis que les sociétés se rêvent, s'organisent, se désorganisent, se perdent, s'oublient. Il n'en reste qu'un mot ou deux, un adjectif accolé avec le substantif « civilisation ». Ainsi, est-elle romaine, grecque, sumérienne, chinoise, incas... Et là, comme ailleurs, pour combler les lacunes de la connaissance, souvent même pour la rendre vivante, et d'autant plus qu'on en sait moins, il faut inventer.

« Est-ce la police tapie dans tous les égouts sociaux qui tient à savoir le nom de votre chapelier ou le vôtre si vous l'avez inscrit sur la coiffe? » demande Balzac, au début de *La Peau de chagrin*. Il en écrit bien d'autres sur la police, mais cette phrase suffit. Elle est vraie et fausse, et c'est dans cette double voie — celle de la vérité et celle de la non-vérité — qu'il faut s'engager. Longtemps la vérité a été ignorée. Son nom même n'était sans doute pas plus en usage que nos mots techniques dans le langage des peuplades laissées sur les berges, par le courant vertigineux du progrès. Autrefois, les hommes ne connaissaient que des extases et ne demandaient pas d'explications. Enfin la Raison vint!... Elle interdit ces débordes-

ments et, oubliant leurs corps, les hommes se livrèrent à un esprit qu'ils ne maîtrisaient pas, prenant le geste pour le mouvement, l'effort pour le résultat, le mot pour la chose et la science pour le contraire de l'ignorance. Désireux surtout de se débarrasser du poids de l'existence, ils adoptaient la première image séduisante ou commode qui leur était présentée. Le règne de l'escroquerie commença. La différence qui existe entre les escrocs et leurs victimes, c'est que les premiers cultivent, chez les seconds, ce désir de fortune qui demande davantage à être entretenu que satisfait. L'escroc permet une existence parallèle, et c'est bien ce désir, l'image qu'il offre, qui nous entraîne vers les mirages.

Avec une ardeur malade, certains hommes, surtout ceux que leur situation met en mesure d'avoir une autorité quelconque sur autrui, s'abandonnent aux excès, aux violences. L'autorité ne les satisfait plus, il faut qu'ils s'en donnent des preuves et ils recherchent ces preuves dans un vertige qui ressemble à celui du drogué en période de « manque ». De l'ironie un peu méprisante, on glisse à la brimade. Faire attendre quelqu'un, feindre d'être débordé de travail, exploiter l'ignorance en la rendant humiliante, faire perdre au profane le peu d'assurance qu'il a devant le spécialiste, et l'amener enfin au stade où il ne lui reste plus le choix qu'entre la rébellion, vite réprimée à force ouverte, et l'asservissement que le fonctionnaire peut fouailler, poussant du mufler, comme une hyène, dans la chair béante et corrompue...

Ainsi en va-t-il dans le service public, non pas tel que le décrivent les traités juridiques, mais tel que chacun de nous, côté fauve et côté proie, l'a plus ou moins vécu.

On n'a encore jamais vu des êtres accouplés, par l'amour ou par le combat, besogner le livre à la main, bien qu'il existe des traités de l'amour comme des traités de boxe. Il ne faudrait pas en conclure que science et action s'excluent. Elles sont, au contraire, étroitement liées. Chacun des deux mots peut occuper la place de l'autre. On parle de la science pugilistique et de l'action culturelle. Ce n'est pas leur signification qui fait le prix des mots, mais la considération dont ils sont l'objet. Elle est moins grande s'ils apportent une connaissance précise que s'ils font rêver et naître des espoirs. Nous devons prendre garde à ne pas leur imposer une charge trop lourde qui, loin de les rendre plus expressifs, les écrase, les réduit à une mince pellicule, comme ces bêtes dont nos routes gardent quelque temps la trace sanglante, d'abord fidèle au contour des victimes, puis innommable et finalement effacée sur le bitume par des milliers de roues indifférentes.

A la fois rêve et réalité, la police a une activité trop concrète et trop riche pour se laisser enfermer dans des mots ou dans un schéma théorique. Elle est pleine de préjugés, creusée de pièges, déguisée. Il faut y venir comme les explorateurs d'autrefois, ces hommes prodigieusement ignorants et audacieux, qui affrontaient les récifs, découverts ou cachés au gré des marées, des courants invisibles et du sable trompeur, pour toucher enfin la terre ferme et fouler de leurs pas inquiets ce qu'ils avaient hâte de baptiser leur empire. Or, deux sortes de défense s'opposent à l'investissement de la « forteresse policière ». D'un côté, l'idée qu'elle est une garnison d'hommes de main, prêts à tout et exercés au combat. De l'autre, l'idée que la police trouve naturellement sa

place dans l'architecture sociale, que son organisation particulière correspond à l'organisation générale, se connectant parfaitement à tous les branchements de la société. La police n'est pas un appareil ménager que l'on met en route en enfonçant une fiche dans une prise de courant. Elle n'est pas davantage un viscère transplanté et maintenu en vie par un jeu compliqué de tuyaux qui assurent son alimentation et son excrétion. Aucune image, ni mécanico-électrique, ni biologique, n'en donne une idée exacte. Les astres, maintenus sur leur orbite comme les « groupes de pression » dans les États modernes, ont un cours beaucoup plus régulier. Ils tiennent leur rang parce qu'ils sont soumis à un jeu de forces relativement simple. La police, au contraire, suit un cours difficile à prévoir. Aucun espace ne la tient éloignée de nous. Elle est en contact avec tous et les attractions qu'elle subit ou qu'elle exerce changent à chaque instant.

La littérature, le théâtre, le cinéma, la radio, la télé, puisent à la source policière avec une telle avidité, qu'on en vient à se demander si la police n'est pas davantage un sujet qu'un service. Elle est aussi inépuisable que l'amour en ressorts dramatiques, mais la comparaison s'arrête là. Si l'amour vient naturellement enrichir l'existence de joies et de désespoirs, s'il demeure l'exigence fondamentale pour assurer la continuation de l'espèce, la police, quelles que soient les craintes des possédants et le prix que sont prêts à la payer les enragés de l'ordre public, se manifeste d'une façon toute différente. On ne fait pas la police comme on fait l'amour. Si l'amour est volage, la police est constante. Alors que la mode passe, que les arts élisent au cours des temps telle ou

telle facette de l'amour, la galanterie médiévale, la préciosité classique, le délire romantique ou la sexualité actuelle, alors que des controverses s'élèvent, qu'on proclame que la belle amour n'a plus cours, jusqu'à ce qu'un best-seller sentimental vienne rappeler qu'il existe encore des exceptions et que, si certains littérateurs sont sectaires, la littérature ne l'est jamais, la police, comme sujet littéraire, est traitée à peu près de la même manière aujourd'hui qu'autrefois. Le style change, le coefficient de violence augmente, quelques variations ingénieuses permettent à un auteur de gagner sur les autres d'une courte tête, mais la même solution s'impose toujours, le tirage demeure assuré, le lecteur en redemande. Par quel sortilège la police résiste-t-elle à toutes les érosions? Comme un sol qui, loin d'être appauvri par une culture intensive, deviendrait chaque année plus fécond, la police étend son empire. Le lecteur du métro se hâte de tirer de sa poche le livre mou qu'il a roulé, il l'ouvre à la page cornée qu'il n'aurait perdue pour rien au monde et se plonge, à la lumière trompeuse des ampoules, dans un texte qui l'assure d'une totale insensibilité au monde extérieur, à la pression de ses voisins, aux chaos des virages, au flux et au reflux des voyageurs qui montent et descendent. Il prend les postures les moins commodes, l'échine tordue, la main retournée, le regard à la limite de l'accommodation, au creux de l'estomac le coude du voisin, dans l'œil duquel il met le sien, mimant un combat immobile. On s'attend à voir enfin les adversaires s'empoigner pour de bon. Espoir déçu. Le voisin, lui aussi, tient entre ses doigts un volume. S'il n'a pas la place suffisante pour l'ouvrir complètement, il l'entrebâille et vrille son rayon visuel, pour

distinguer malgré tout les signes imprimés. Il ne s'agit pas de suivre une pensée immortelle, traduite par des cadences inoubliables comme les peuples s'en repaissent de siècle en siècle dans des œuvres, aux traductions desquelles, comme sacrifiés à des divinités implacables, ils consacrent leur jeunesse!... Il s'agit, tout bonnement, de roman policier. Le livre fermé est si vite oublié que le suivant est acheté et lu sans que le lecteur se rende compte qu'il raconte la même histoire, dans les mêmes termes. Les cyniques ricanent : « Vous voyez la médiocrité de ce peuple! Comment n'en pas conclure qu'il lui faut des chefs. » Glissons-nous, alors, près des chefs. Nous entendons des paroles mystérieuses, des consignes à double sens, les confidences faites par leurs agents. Nous constaterons avec quelle attention ils écoutent des ragots, avec quel acharnement ils ajoutent à leur police officielle une police officieuse, à une police secrète une police parallèle, aux agents secrets des agents spéciaux, avec quelle gravité ils hochent une tête informée et déclarent devant les assemblées publiques : « Je sais de source certaine que... » La police les rend aussi insensibles à la réalité extérieure que son roman policier le voyageur du métro. Ils disent qu'ils savent parce qu'ils croient savoir; ils croient savoir parce qu'ils veulent savoir, et ils veulent savoir parce qu'ils veulent régner. La police n'a jamais fait régner personne, mais elle a profité des règnes. Elle est, peut-être, la seule à savoir, par expérience quotidienne, qu'il y en a plusieurs.

Nous vivons dans une poussière de règnes qui, n'ayant plus aucune cohésion organique, s'efforcent de développer leur propre « gravitation » et d'étendre leur zone d'influence. Mais, même juxtaposés et jaloux, les groupes

ne peuvent se passer d'échange, donc de langage, et les choses se compliquent. Parler et entendre, n'entraîne de conviction totale, ni chez l'un ni chez l'autre. Tout langage véhicule une certaine suspicion. Si le remède de la communication n'est pas pire que le mal de l'isolement, il ne dissipe pas entièrement le malaise de l'existence. Le faible — et qui ne l'est pas? —, celui qui est allergique à l'inquiétude et veut s'en débarrasser à tout prix, est contraint de se bâtir un monde. Peu importe que ce soit un monde fictif. C'est ainsi que pour assurer ses « relations » il découvre la police. Il n'y a pas de monde plus facile à classer dans la fiction que le monde policier. Le secret y cache l'imposture, et le mystère les échecs. Leur addition procure cette impression de sécurité, dont les rois manquent le plus, aussi oublieux du monde que le prolétaire matinal, à qui son livre fait oublier où il va...

Mais, les abstractions ne comblent pas plus les abîmes que le beau langage ne vaut une bonne soupe. Et si le commerce des amulettes n'a jamais été aussi prospère qu'en notre époque de civilisation technicienne, n'oublions pas que le geste de croiser les doigts conjure peut-être le mauvais sort, mais suffit rarement à arrêter une avalanche.

Il ne suffit pas de constater que la police est en fait littéraire, il faut se demander : Pourquoi? Parce que la police, c'est l'homme. Et faute de preuve matérielle, l'indice le plus grave de son humanité, consiste dans son ambiguïté, et dans sa contradiction profonde.

Un paradoxe de la police, entre bien d'autres, c'est que, lancée à la recherche de la vérité, elle commence à s'acharner à lui tourner le dos. Son action, présumée

toute matérielle est en réalité, pour l'essentiel, émotionnelle. Les résultats indiscutables qu'elle obtient n'en sont qu'une petite portion. Les preuves ne sont que des éléments digérés et exploités par un ordinateur « programmé » d'une certaine façon. Il suffit de changer le réglage pour que les conséquences qui résultent des mêmes prémisses soient toutes différentes et même opposées. Les policiers ont confusément conscience du côté arbitraire de leur métier. Ils jettent des notes de musique sur le papier, mais ce n'est pas eux qui tracent les signes de la portée, ils ne choisissent pas la clé, ils ne sont pas toujours les exécutants de l'œuvre. Rien n'est dangereux, pour le citoyen, comme de croire que la police est l'organe précis et scientifique qui remplit le vide que la politique et l'administration laissent dans l'organisation de la société. L'action policière est trouble, complexe, déconcertante. La police n'est pas un laboratoire, même s'il existe des laboratoires de police. Faute de l'admettre, les erreurs se perpétuent d'autant plus aisément que beaucoup d'intérêts inavoués y trouvent leur compte.

Le policier est un révélateur. Ce n'est pas lui qui nous procure ce qui nous manque et que nous obtiendrons, peut-être, demain. Il ne satisfait pas notre désir, il s'en sert. Il ne chasse, ne pêche, ni ne récolte, il ne nous apporte rien qu'il soit allé chercher au loin, mais il nous montre ce que nous sommes. Et, si nous nous éloignons, si nous fuyons pour conquérir un autre monde, il nous rappelle que, où que nous allions, nous nous transportons nous-mêmes... corps fatigué et impétueux, cœur disponible et jaloux, cerveau fulgurant et noir.

Jusqu'à ce jour, fuyant de continent en continent,



# idées

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts
-  chroniques

## **casamayor : la police**

Rempart des honnêtes gens? Oui, bien sûr. Moyen d'oppression? Oui, bien sûr. Instrument de propagande? Oui, bien sûr. Thème de discussion? Oui, bien sûr. Et aussi une administration où l'on entre par concours et d'où l'on sort parfois les pieds devant. Victime du devoir? L'éloquence funèbre, comme certains privilèges – cadeaux empoisonnés –, a écrasé la police sous une responsabilité dont ne lui revient qu'une faible part.

Vantée comme nécessaire, discréditée comme indigne, elle a, au cours des temps, participé à de sombres machinations. On sous-estime sa force, on surestime son secret. On a falsifié son bilan avec les mots de succès et d'échec. Son rôle est aussi éloigné des uns que des autres. Il consiste à assurer, dans le progrès, un certain ordre public favorable à l'épanouissement d'une nation.

Et puis, attention! La police n'existe pas. Ce sont les policiers qui existent. On leur a collé des masques. Otons-les gentiment. Nous trouverons dessous ce qu'on imagine mal : des visages.

Casamayor

photo bernard chaubert

Extrait de la publication

ISBN 2-07-035470-9

A 35470



catégorie

**2**